FACULTE DE MEDECINE DE DIJON

Année 1980. N° 7

TITRE DE LA THESE

DORA ENCORE

LES DEBUTS DE LA PSYCHANALYSE ET LES AVATARS D'UNE PAROLE

THESE

présentée

à la Faculté de Médecine de DIJON

et soutenue publiquement le 1er Février 1980

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

CEZANNE Pierre

né le 24 février 1947

à Lyon 3ieme

FACULTE DE MEDECINE DE DIJON

Année 1980. N°

TITRE DE LA THESE

DORA ENCORE

LES DEBUTS DE LA PSYCHANALYSE ET LES AVATARS D'UNE PAROLE

THESE

présentée

à la Faculté de Médecine de DIJON

et soutenue publiquement le 1er Février 1980

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

CEZANNE Pierre

né le 24 février 1947

à Lyon 3ème

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

PERSONNEL DE LA FACULTE

M. J. GUERRIN, Doyen
M. R. PUTELAT, Assesseur
M. J.P. DIDIER, Assesseur
M. L. JEANNIN, Assesseur
M. M. DAVID, Assesseur

M. J. GUYOT, Professeur Honoraire
M. F. BARON, Professeur Honoraire
Mlle G. PALLOT, Professeur Honoraire

PROFESSEURS TITULAIRES

Anatomie et organogénèse : P. BARRY
Anatomie pathologique : R. MICHIELS
Biochimie : P. PADIEU
Carcinologie : F. CABANNE, Doyen Honoraire
Clinique Chirurgicale : H. VIARD
Clinique Médicale : P. CORTET
Clinique gynécologique et obstétricale : J. JAHIER
Clinique Médicale Infantile : M. ALISON
Hépato-Gastro-entérologie : Cl. KLEPPING
Maladies infectieuses : F. DESTAING
Médecine Légale et Toxicologie : A. MARIN
Pathologie Chirurgicale : C. FERRY
Pathologie médicale : R. PUTELAT
Physiologie : J. KLEPPING
Sémiologie médicale : J.B. BOUHEY

PROFESSEURS SANS CHAIRES

Biochimie : J. DEDREUX
Carcinologie : J. GUERRIN
Chirurgie générale : P. AUPECLE
Histologie : P. ZAHND

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41546814_0033

Médecine expérimentale Immunologie : F. MARTIN
Médecine préventive et Santé Publique, Hygiène : M. CARON
Physiologie : J.P. DIDIER
Radiologie (diagnostic) : J.P. MABILLE

MAITRES DE CONFERENCES AGREGES

Anatomie et Organogénèse : J.M. AUTISSIER
Anatomie pathologique : E. JUSTRABO
Anesthésiologie : B. CAILLARD
M. WILKENING
Bactériologie, virologie : A. KAZMIERCZAK
Biochimie Médicale : G. MACK
Chirurgie générale : S. BRIET
G. PIGANIOL
J.P. FAVRE
Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire : M. DAVID
Dermatologie : D. LAMBERT
Endocrinologie, métabolisme, nutrition : J.M. BRUN
Gynécologie et Obstétrique : J.P. FELDMAN
Hématologie et Maladies du sang : J. BONHOMME
Mathématiques, statistiques informatique médicale : Mme L. DUSSERRE
Médecine interne : M. GAUDET
P. LOUIS
Néphrologie : G. RIFLE
Neurochirurgie : A. THIERRY
Neurologie : R. DUMAS
Orthopédie, traumatologie, chirurgie plastique et reconstructive : P. GRAMMONT
Parasitologie : P. CAMERLYNCK
Pédiatrie et Génétique Médicale : J.L. NIVELON
Pharmacologie : A. ESCOUSSE
Pneumologie, Phtisiologie : L. JEANNIN
Psychiatrie : P. TRAPET
Radiologie (diagnostic) : M. WEILLER
D. BINNERT
Radiologie (thérapie) : J.C. HORIOT
Rhumatologie : J. STRAUSS
Stomatologie et chirurgie maxillo-faciale : G. MALKA

AGREGES LIBRES

Dermatologie, Vénéréologie : J.L. CHAPUIS

Ophtalmologie : P.G. MOREAU

La Faculté de Médecine de Dijon déclare que les opinions émises dans les thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation, ni improbation.

JURY DE LA THESE

Président : Monsieur le Professeur P. SCHERRER

Membres : Monsieur le Professeur A. MARIN
Monsieur le Professeur P. TRAPET
Monsieur le Professeur F. DESTAING
Madame MILNER

A ANNIE

A FRANCOIS

A SOPHIE

Au Docteur Jean CEZANNE, mon père

La reconnaissance

A MA MERE

A JACQUES

A NICOLE

A MES BEAUX PARENTS

A PATRICK

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur P. SCHERRER

Il fut notre maître de sémiologie et nosologie psychiatriques. Il a bien voulu présider notre Jury, qu'il en soit remercié et qu'il soit assuré de notre plus profond respect.

A NOS JUGES

Monsieur le Professeur A. MARIN

Nos premiers contacts avec la psychiatrie eurent lieu dans son service. Son esprit didactique et la confiance dont il sait honorer ceux qui travaillent à ses côtés, nous guidèrent sans cesse. Il a bien voulu juger ce travail, qu'il en soit très vivement remercié et qu'il soit assuré de notre plus profonde reconnaissance.

Monsieur le Professeur P. TRAPET

Sa rencontre fut pour nous décisive et continue à inspirer notre travail quotidien. Il fait combien nous tenions à le compter parmi nos juges. Qu'il soit assuré de toute notre gratitude.

Monsieur le Professeur F. DESTAING

Nous avons su apprécier à la Faculté la qualité de son enseignement. Nous savons quelle valeur peut prendre sa présence en rang de nos juges de par la note de réalité et de clarté qu'il apporte toujours dans un exposé. Qu'il soit assuré de toute notre gratitude.

Madame MILNER, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Dijon.

Elle a fortement marqué notre formation universitaire pré-médicale et nous introduisit à la psychanalyse. Elle a bien voulu nous honorer de sa présence. Qu'elle soit assurée de nos plus profonds hommages.

S O M M A I R E

	Pages
I - AVANT PROPOS	1
II - EN ATTENDANT DORA	3
1. Les débuts	4
2. La rencontre avec Charcot	5
3. Evolution de la pratique	5
4. Découverte du fantasme	7
5. L'interprétation des rêves	8
6. Correspondance avec Fliess	9
7. L'année 1900	10
III - DORA	12
1. Préambules	13
2. Observation	14
3. Questions préliminaires	21
4. Octobre 1900 - 31.12.1900 : l'analyse	23
4.1 - La présentation à Freud	23
4.2 - Séances précédant le premier rêve	24
4.3 - Le premier rêve	28
4.4 - Le second rêve et l'interruption de l'analyse	30
5. 1.4.1902 - la dernière séance	34
6. Les conclusions de Freud	35
7. Le contre-transfert	40
IV - 1906 - LETTRE à Mme K. ...	43
V - 1951 - LACAN INTERVIENT "SUR LE TRANSFERT"	46
VI - CONCLUSIONS	51
VII - BIBLIOGRAPHIE	53

Avatar : nom masculin (sanscrit : avatâra, descente du ciel sur la terre). Nom donné aux différentes incarnations des dieux dans l'Inde. Transformations, métamorphose, changement, le plus souvent en mal.

- Petit Larousse -

I

AVANT - PROPOS

Au seuil de ce travail où mes maîtres ont jugé pouvoir reconnaître une thèse, je ne voudrais pas taire qu'il ne va pas de soi qu'une thèse de médecine traite de psychanalyse, sinon à négliger qu'il ne s'agit pas vraiment de la même chose.

Que Freud, père de la psychanalyse, ait été lui-même médecin, ne résoud rien; mais que lui, médecin, n'ait pu s'en contenter et d'autres à sa suite, indique qu'un pas, fut-il de côté, est à saisir.

En fait, ce sont les clientes mêmes de Freud, des hystériques, qui ne lui ont pas permis de s'en contenter, et quel médecin n'en rencontre pas ?

Toujours est-il que ses clientes ont revendiqué leur parole. Ce à quoi Freud s'attachait, seul parmi ses confrères, à ses débuts, et que dans sa candeur médicale il croyait bien pouvoir maîtriser, il s'en est vu dépossédé par celles-là mêmes qui venaient lui en faire don.

Voilà, à mon sens, l'expérience princeps de la psychanalyse. Passer de médecine à psychanalyse n'est donc pas échanger un savoir contre un autre "s'avoir", mais faire l'expérience une bonne fois pour toutes que la parole n'est pas capitalisable, même pas pour celui ou celle qui en est sujet.

J'ajoute, qu'une fois entendue, cette parole ne se laisse plus ignorer, en clair qu'on n'est plus tout à fait le même médecin que celui auquel la faculté nous préparait.

Mais si cette parole ne se laisse plus ignorer, c'est par l'expérience de la surdité qu'on s'y frotte d'abord, c'est à dire lorsqu'on débute.

La question n'est pas close, mais si dans le travail qui commence j'ai voulu suivre Freud pas à pas, dans le cas Dora, c'est d'abord parce que j'ai cru y reconnaître le débutant.

Les faux pas qui ont jallonné son chemin nous le rendent aujourd'hui mieux balisé.

II

EN ATTENDANT DORA

Lorsque l'analyse de Dora commence, en octobre 1900, Freud est âgé de 44 ans et il écrit cette même année : "Voilà que j'ai déjà 44 ans et je ne suis qu'un vieux juif plutôt miséreux" (Lettre à Fliess, n°134).

I - LES DEBUTS

Le début de sa carrière médicale n'est pas clinique car il débute, en effet, comme histologiste à l'institut de Brücke à Vienne, se spécialisant en neuro-histologie. Il y rencontre Breuer avec qui 15 ans plus tard, il publiera les "Etudes sur l'hystérie" (1895). Puis se trouvant dans une situation financière déjà précaire, il abandonne les sciences fondamentales sur les conseils de son maître Brücke et se tourne vers la clinique, plus propre à lui apporter un revenu. Il ne quitte pas pour autant le système nerveux et entre dans le service du Professeur Meynert dont la réputation de neuro-anatomiste est alors immense. Il poursuivra chez Meynert des travaux sur la paralysie faciale dans les troubles mentaux, sur le traitement des névralgies du trijumeau et du sciatique. Dans sa biographie il écrira : "la réputation de mes diagnostics, leur confirmation post-mortem, me valurent un afflux de médecins américains devant lesquels je fis des conférences relatives aux malades de mon service ... Je ne comprenais rien aux névroses" ("Ma Vie et la Psychanalyse, p.16).

En 1884 sa réputation de neuro-histologiste est grande, car Hering avec qui Breuer avait travaillé sur la physiologie de la respiration, lui proposera de devenir son assistant à Prague.

Il obtiendra ensuite le titre de Privat-Dozent, titre universitaire dont l'obtention était nécessaire à l'époque à Vienne pour espérer voir la clientèle se manifester. A ce sujet, Jones écrit que "le renom, la réputation dépendaient simplement des titres et la hiérarchie de ces derniers était d'une surprenante complexité, particulièrement dans le domaine de la médecine. Se faire soigner par un médecin, même fort habile mais non Privat-Dozent, eut été déchoir socialement et la clientèle la plus huppée s'adressait à ceux qui possédaient le titre envié de Professeur. Freud méprisait certes tout cela, mais se voyait bien obligé d'en reconnaître l'importance économique" (Jones, I, p. 372). Sa longue

route ultérieure vers le titre de Professeur lui apportera de nombreux déboires.

II - LA RENCONTRE AVEC CHARCOT

En 1885, il obtient une bourse d'études pour suivre l'enseignement théorique et pratique de Charcot à la Salpétrière. Il séjournera ainsi près de 6 mois à Paris, côtoyant aussi Babinski et pendant ce séjour, Charcot lui confiera la traduction en allemand de ses "nouvelles leçons".

De retour à Vienne, se croyant redevable d'un rapport d'études à la société médicale viennoise, il y reçoit un accueil plus que réservé, les idées de Charcot sur l'hystérie n'y étant pas très appréciées.

Malgré cela il se décide à ouvrir un cabinet privé. Pendant les années qui suivirent il publie "De l'aphasie" ainsi qu'une "Monographie sur les diplégies cérébrales infantiles" dont Pierre Marie dira : "Cette monographie est sans contexte le travail le plus complet, le plus exact, et le mieux pensé qui a paru jusqu'à présent sur la question si confuse et si peu connue des diplégies cérébrales infantiles" (P.M. Revue Neurologique, 1893, I, 643).

III - DANS LE MEME TEMPS SA PRATIQUE EVOLUE

Pendant les 20 mois qui suivront l'ouverture de son cabinet Freud en restera au classique et orthodoxe traitement électrique d'Erb appliqué à l'époque aux névrosés et cela bien qu'il connaisse déjà la méthode cathartique de Breuer à l'égard de laquelle Charcot était réticent. Cette méthode dite cathartique, qui fut à l'origine celle de Breuer ensuite reprise par Freud, reposait sur la théorie développée dans les "Etudes sur l'hystérie" selon laquelle les affects (états affectifs) qui n'ont pas réussi à trouver la voie vers la décharge, restent coincés (eingeklemmt), exerçant ainsi des effets pathogènes, la guérison étant obtenue par la libération de l'affect dévié et sa décharge par des voies normales (abréaction). Cette technique, très liée chez Breuer à l'hypnose, s'en dégagera peu à peu avec Freud, l'hypnotisme n'étant plus utilisé pour provoquer directement la suppression des symptômes en suggérant au malade qu'ils

n'existent pas, mais pour induire la remémoration en réintroduisant dans la conscience des expériences sous-jacentes aux symptômes mais oubliées, "refoulées" par le sujet.

Déjà avec l'hypnose, Freud avait été critiqué férocement par Meynert et à ce propos Freud écrivit : "le respect des faits doit passer le premier. Il ne faut pas avoir honte de se départir de la confiance que l'on avait vouée à une autorité en faveur de son propre jugement, lorsque c'est l'étude des faits qui a suscité celle-ci". (Wiener Medizin Wochenschrift, p.1098).

Peu à peu donc, Freud se lasse des suggestions sous hypnose, comprenant pourquoi tant de succès dus à la suggestion étaient réels mais passagers : tout d'abord le patient provoque ces succès pour complaire à son médecin d'où leur disparition une fois le contact rompu. Ensuite certains patients restent rebelles à l'hypnose d'où la restriction de ses indications. Enfin, les relations qui se nouent sous hypnose ont un fondement érotique (Breuer en fit l'expérience, restée célèbre, avec Anna O.)

Il abandonne donc l'hypnose pour l'analyse psychique qui deviendra la Psychanalyse. La patiente allongée, les yeux fermés, était invitée à concentrer son attention sur un symptôme particulier et à essayer de se rappeler tout ce qui pouvait en expliquer l'origine, Freud maintenant sa propre main sur le front de la patiente. Puis, il enjoignit à ses malades de faire fi de toute censure et de révéler tout ce qui leur passerait par la tête, même si cela leur paraissait hors de propos, dénué d'intérêt ou trop désagréable.

Un jour, Madame Emmy von N ... lui reprocha d'interrompre en la questionnant le cours de ses pensées (Etudes). Il adopte alors une attitude passive, se contentant d'attirer de temps en temps l'attention du patient sur les connexions qui lui échappaient. Mieux valait noter soigneusement le caractère de la résistance que rechercher directement les souvenirs (on verra qu'il ne perdit pas si facilement ses "mauvaises" habitudes du début).

L'expérience lui apprendra que ces malades ne révélaient qu'avec répugnance certains souvenirs pénibles et déplaisants. Il donna

à cette opposition le nom de "Résistance" et ne tarda pas à la relier au "Refoulement" qui lui avait permis de comprendre que certains souvenirs s'étaient trouvés remplacés par des symptômes. La Résistance qui empêche la reviviscence des souvenirs n'est autre que la force même qui les a tout d'abord repoussés, force à laquelle il a donné le nom de "Défense" et peu après de Refoulement.

Toute cette évolution se centre autour du livre qu'il publiera en 1895 conjointement avec Breuer, intitulé "Etudes sur l'hystérie". Son amitié avec Breuer se détériorera par la suite.

IV - LA DECOUVERTE DU FANTASME

Vers 1897 il va franchir un nouveau pas théorique.

Il s'agit d'ailleurs beaucoup plus d'un tournant que d'un simple pas car c'est un renversement de perspective qui s'opère à partir des idées de Charcot et de Breuer et le concept de fantasme qui apparaît.

De Charcot il avait appris qu'à l'origine des névroses se trouvait un incident traumatisant, Freud pensant qu'il s'agissait d'une séduction réelle par un adulte. De Breuer, il avait acquis la notion d'états hypnoïdes. Les états hypnoïdes correspondraient à des évènements survenus pendant l'état d'hypnose, capables d'une certaine autonomie et ainsi capables de ressurgir de façon isolée, soit lors d'une seconde hypnose, soit à l'état de veille, dans des actes apparemment aberrants, coupé du comportement actuel du sujet (par exemple un ordre donné sous hypnose par l'hypnotiseur). Ces états hypnoïdes offriraient un modèle expérimental de ce qui, dans le comportement de l'hystérique, apparaît là aussi aberrant, coupé des motivations du sujet, en somme un état où le sujet n'est pas (un symptôme par exemple).

Freud abandonnera douloureusement ces conceptions et ainsi ses maîtres en découvrant d'abord que la plupart des traumatismes infantiles dont parlaient ses malades, n'étaient pas réels et ensuite qu'il n'y a pas de solution de continuité dans le processus psychologique dont sont issus les symptômes hystériques. Il découvrit ainsi l'existence des

fantasmes dont nous emprunterons la définition au Dictionnaire de la Psychanalyse de Laplanche et Pontalis : "Scenario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et en dernier ressort, d'un désir inconscient".

Certains aspects de sa technique de l'époque ont de quoi surprendre aujourd'hui et notamment la familiarité qu'il se permettait avec ses patients, invitant certains à dîner chez lui, avouant à d'autres le plaisir qu'il aurait à entamer un traitement avec eux. Notre surprise est due à la connaissance des faits de transfert que Freud nous a laissée. Mais en cette fin de siècle, si Freud a déjà parlé du Transfert, il n'en a pas encore saisi l'incidence technique. Dora n'est pas encore sa patiente.

V - L'INTERPRETATION DES REVES (Traumdeutung)

L'année 1899 sera consacrée, en dehors de sa clientèle privée, à la rédaction du livre qu'il préférera toujours à ses autres ouvrages : "L'Interprétation des rêves". Ce livre comporte sept chapitres et faillit se voir augmenter d'un 8e chapitre dont le titre prévu était "Rêve et Hystérie". Ce dernier chapitre ne verra pas le jour mais Freud dira que le "Fragment d'une analyse d'hystérie", titre sous lequel parut l'analyse de Dora, correspondait exactement au chapitre qu'il voulait insérer à la fin de "L'Interprétation des Rêves". C'est dire la liaison étroite qui existe entre cet ouvrage central et le cas Dora et nous verrons que Dora fut en quelque sorte mise à l'épreuve de "l'interprétation des rêves". Dans le chapitre VI de cet ouvrage, Freud résume le long exposé sur le travail du rêve qu'en somme il compare à une machine dont le rêve serait le produit fini. Le travail du rêve se contente en effet de transformer des pensées inconscientes en contenu du rêve grâce à deux mécanismes principaux, le déplacement et la condensation avec exigence de figurabilité, mais sans préoccupation logique, les affects liés aux pensées du rêve étant en général réprimés.

On peut isoler enfin, dans le chapitre sept, deux passages qui s'alignent tout à fait sur la perspective que Freud a déjà amorcée.

> "le rêve, processus sensé, peut s'insérer logiquement dans la trame de l'expérience psychique" (Traumdeutung, p. 434).

Il s'agit là de la poursuite du projet implicite de Freud de restituer au sujet ce qui est sien. Pas plus que par rapport à ses symptomes, le sujet n'est excentré par rapport à ses rêves. Le rêve n'est, pas plus que le symptôme, une solution de continuité de l'expérience psychique du sujet.

> "Les processus ... de formation du rêve, pour l'essentiel ... manifestent la plus grande analogie avec ceux qui se produisent dans la formation des symptômes hystériques". (Traumdeutung, p.516).

Donc, non seulement le sujet n'est pas hors jeu dans ses symptômes ou ses rêves, mais encore ses rêves et ses symptômes obéissent aux mêmes lois dans leur formation.

VI - LA CORRESPONDANCE AVEC FLIESS

"L'Interprétation des Rêves" paraitra en novembre 1899 et restera pratiquement ignorée, ce qui à cette époque de la vie de Freud ne pouvait qu'ajouter à son pessimisme que sa correspondance avec Fliess nous dépeint.

Il exprime son désir de changer de profession, de déménager, sa crainte de ne pas être compris de son vivant; il va même jusqu'à demander à Fliess s'il y aura "un jour sur la maison, une plaque de marbre sur laquelle on pourra lire : c'est dans cette maison que le 24 Juillet 1895, le mystère du rêve fut révélé au Dr S. Freud" (Lettre à Fliess, 137) Incompris et ignoré, il se trouve de plus dans une situation financière et professionnelle très précaire. A court d'argent, il ne travaille plus que deux heures et demi par jour et ne sait "comment s'en tirer" (Jones). Seule sa relation à Fliess, le soutient alors.

Cette relation qui s'étendra sur plusieurs années constitue

l'analyse de Freud et certains pourront croire, selon le fantasme d'une analyse sans analyste qu'il s'agit d'une auto-analyse. En fait, il s'agira bien d'une analyse, à la seule différence que l'analyste, Fliess, O.R.L. berlinois, ne se savait pas placé à cette position.

Qu'écrit Freud à Fliess au début de l'année 1900.

> "Sans public, je ne peux rien écrire, mais je suis parfaitement satisfait de n'écrire que pour toi".
> (Lettre à Fliess, citée par Jones, I, p. 332).

> "Rien ne saurait pour moi remplacer les contacts avec un ami; c'est un besoin qui répond à quelque chose en moi, peut-être à quelque tendance féminine".
> (Lettre à Fliess, 134).

Il exprimera encore "le besoin de vivre dans le même endroit que toi et les tiens" (Lettre à Fliess, 131).

Enfin, "Il y a dans toute cette affaire un problème homosexuel non résolu". (Jones, I, p. 349).

Cette "affaire" se résoudra peu à peu pour aboutir à la rupture.

VII - L'ANNEE 1900

En octobre 1900 donc, la situation de Freud n'est pas brillante. Il est en butte à de graves problèmes financiers, la société médicale viennoise l'ignore, sa clientèle est très maigre, l'amitié singulière avec Fliess bat de l'aile et il ne le reverra plus après leur ultime entrevue de l'été au bord d'un lac, à Achensee. Tous ses espoirs financiers, professionnels et universitaires sont déçus. Pourtant il poursuit son travail théorique, collecte les matériaux de son prochain ouvrage "Psychopathologie de la vie quotidienne". Sa pratique, elle, ne le déçoit pas, il en sait l'efficace, fort des découvertes que "premier parmi les mortels (Lettre à Fliess, 134) il a faites.

Dans ce contexte, le client n'est pas superflu; il l'attend parce qu'il lui faut à tout prix gagner sa vie et que sa machine à interpréter les rêves a besoin de matière première.

C'est sur ces entrefaits qu'arrive Dora, amenée par son père. Le 14 Octobre 1900 Freud écrit à Fliess :

> "la vie a été mouvementée et m'a procuré un nouveau cas, celui d'une jeune fille de 18 ans. C'est un cas qui cadre tout à fait avec la collection déjà existante de mes passe-partout" (Lettre à Fliesse, 139).

Dora se chargera de lui démontrer, au bénéfice de la psychanalyse au moins, que ce passe-partout, cette fois, ne passera pas.

III

DORA

Plusieurs parties composent le texte dans lequel Freud nous rapporte les mois d'analyse de Dora. Il est pratique d'en isoler cinq principales.

Tout d'abord l'observation de Dora. Ensuite et bien qu'on ne sache pas exactement combien de séances comporta cette analyse, une deuxième partie du texte rapporte les séances qui précédèrent un premier rêve. Suivent l'analyse du premier et du second rêve. Pour ce dernier, on apprend qu'il donna lieu à trois séances et qu'à l'issue de la troisième séance (31.12.1900) Dora quitta Freud. Pourtant une ultime séance eut lieu, mais un an et demi plus tard et plus exactement le 1er Avril 1902. Enfin, la dernière partie du texte est faite des conclusions de Freud, surtout des conclusions sur le transfert.

I - PREAMBULES

Avant d'essayer de rassembler les éléments d'une observation, le texte permet de faire deux préambules. Le premier s'attachant à faire le point avec le problème du rêve, le second touchant à l'observation elle-même, à la collecte des matériaux.

Freud commence en effet par un avertissement : "cette observation présuppose la connaissance de l'interprétation des rêves" (p. 4). Lui-même, s'efforçant de guérir les psychonévroses,a rencontré le problème du rêve sur son chemin : "les rêves doivent être interpolés dans le long enchaînement remontant des symptômes morbides à l'idée pathogène" (p. 7). Le symptôme et le rêve constituent les maillons d'une même chaîne, ils se tiennent. Rien qui puisse étonner, si l'on se souvient du chapitre VII de l'Interprétation des Rêves. Freud poursuit : "J'appris alors à traduire dans le mode d'expression habituel et direct de notre pensée, le langage du rêve. Le rêve est l'un des détours servant à éluder le refoulement, un des moyens principaux de ce qu'on appelle la représentation indirecte dans le psychisme" (p. 8). Le rêve est donc un style indirect et cela prend tout son poids à saisir que le rêve ne prend corps et sens que dans la parole et qu'ainsi il constitue un discours en style indirect adressé à un autre qu'ainsi il introduit.

Le second préambule concerne l'observation elle-même : "Commencer par exposer une observation complète et achevée, ce serait mettre de prime abord le lecteur dans des conditions toutes différentes de celles où se trouvait placé le médecin observateur" (p. 8). En effet "ce que racontent les proches du malade ... ne donne qu'une image méconnaissable de l'évolution de la maladie", "le premier récit est comparable à un courant qui ne serait pas navigable" (p. 8). Comment dès lors "ont pu prendre naissance chez les auteurs des observations conséquentes et précises d'hystériques ? En réalité les malades sont incapables de faire de pareils rapports sur eux-mêmes" ... "les rapports sont décousus, la succession des différents évènements incertaine" (p. 9). Et là, si Freud reconnait bien une part de dissimulation, "insincérité consciente", il ne s'y arrête pas. D'abord, le malade ne dispose pas de tous ses souvenirs pendant le récit, c'est "l'insincérité inconsciente". Celui qui écoute y est-il pour quelque chose ou bien celui qui parle ne peut-il tout dire en même temps ? Ensuite "ne manquent jamais les amnésies véritables, pas plus que les erreurs de la mémoire, édifiées secondairement pour en combler les lacunes" (p. 9). Freud reconnaît l'effet du refoulement qui, rompant l'ordre chronologique des événements, rompt ainsi le rapport entre ces mêmes événements et fait s'évanouir un sens. "Cet état de la mémoire" est "un corrélatif nécessaire des symptômes hystériques" (p. 10). Ainsi ce n'est que vers la fin du traitement qu'on peut embrasser d'un coup d'oeil une histoire de la maladie conséquente, compréhensible et complète.

Le traitement de Dora est achevé depuis 80 ans et bien qu'on puisse douter de la complétude de l'histoire de la maladie rapportée, du fait même du projet de Freud de centrer ce cas sur l'élucidation de deux rêves, il est possible maintenant de tenter de rassembler les éléments d'une observation.

II - OBSERVATION

Il s'agit d'une jeune fille de 18 ans, demeurant à Vienne (Autriche), amenée pour la seconde fois à Freud par son père pour dépression et troubles du caractère.

Histoire de la maladie.

Depuis quelques temps déjà, cette jeune fille se disait mécontente d'elle-même, se montrait désobligeante avec son père et se trouvait en conflit avec sa mère à propos de travaux ménagers. Evitant toutes relations sociales, elle poursuit des études sérieuses malgré la fatigue et le manque de concentration. Ses parents avaient découvert une lettre dans laquelle elle leur faisait ses adieux, ne pouvant plus supporter la vie. Les parents inquiétés ne crurent pas pourtant à une ferme intention suicidaire.

Dernièrement après une discussion insignifiante entre père et fille, elle eut pour la première fois, une crise avec perte de connaissance, convulsions, suivie d'état délirant et d'amnésie.

C'est à la suite de cet épisode que le père décida, malgré la résistance de la jeune fille, de l'amener à Freud.

Histoire de la malade.

- Antécédents héréditaires et collatéraux

- Le père est un homme de 50 ans, industriel fortuné aux antécédents pathologiques chargés :

. syphilis avant le mariage,
. tuberculose à l'âge de 38 ans environ, ayant nécessité un séjour de 10 ans (de toute la famille) dans une ville au climat propice
. décollement de rétine à l'âge de 42 ans, traité par une cure d'obscurité et laissant une acuité visuelle diminuée.
. à l'âge de 44 ans (1894) accès de confusion mentale avec troubles psychiques légers et phénomènes paralytiques associés. Un traitement anti-syphilitique par le Dr Freud amena la guérison.

- La mère est une personne "inintelligente", atteinte d'une "psychose de la ménagère" et présentant tous les symptômes d'une névrose obsessionnelle.

- Le couple semble maintenir des rapports conjuguaux de façade, le père ayant avoué que son épouse n'était rien pour lui.

- L'unique frère aîné de la malade est âgé de 19 ans 1/2 et ne présente aucun antécédent particulier, sinon une enurésie jusqu'à l'âge de 7 ans.

Du côté paternel :

- Une tante ayant consulté le Dr Freud, atteinte d'une psychose grave sans symptômes d'hystérie caractérisés, et décédée par cachexie d'évolution rapide et d'étiologie indéterminée.

- Un oncle hypocondriaque non marié.

- Antécédents personnels

- Episode enurétique vers 7 ans.

- A l'âge de 8 ans entorse du pied ayant nécessité une immobilisation de plusieurs semaines. Quelques temps après, à la suite d'un effort (marche en montagne), apparition d'une gêne respiratoire permanente, s'accentuant par accès, ayant évoqué un asthme et disparue spontanément en six mois grâce au repos. Cet épisode respiratoire fut mis alors sur le compte de son état nerveux.

- A 12 ans, apparition de quintes de toux permanentes, survenant par accès de 3 à 5 semaines, parfois plus, déclenchés par un catarrhe banal et accompagnés d'aphonie totale durant la première partie des crises, ainsi que de migraines.

- A 16 ans, au début de l'été, toux et enrouement. Le Dr Freud, consulté alors avait proposé un traitement psychique qui n'eut pas lieu, la crise s'étant dissipée spontanément.

- A l'âge de 17 ans, peu après la mort de sa tante, forte fièvre associée à une douleur du bas ventre et mise sur le compte d'une crise d'appendicite.

- Constipation chronique.

- Examen physique

Il semble avoir été négatif, Freud s'en tenant à des signes négatifs : pas de stigmates de symptômes cutanés, pas de rétrécissement du champ visuel.

Conclusion :

Petite hystérie avec symptomatologie somatique (dyspnée, toux, aphonie, migraine) et psychique (dépression, insociabilité, dégoût peu sincère de la vie) banale chez une jeune fille de 18 ans à l'hérédité morbide manifeste.

Après cette conclusion, il est étonnant de constater que Freud si soucieux d'ordinaire de discuter à l'intention de ces lecteurs médecins éventuels, l'organicité de la symptomatologie, n'en fait rien cette fois. Il n'envisage pas en effet l'éventualité d'une crise comitiale pour cet épisode qui amena le père de Dora à lui présenter sa fille. Bien sûr rien dans les antécédents ne plaide en faveur d'une comitialité qui serait donc tardive, et pour lui, avec l'expérience acquise chez Charcot, il s'agit d'une crise hystérique. Le texte ne nous fournit pas de détails supplémentaires tenant aux convulsions. Freud ne retient pas non plus l'éventualité d'un asthme ou du moins d'une étiologie allergique pour cette symptomalogie respiratoire qui poursuivit Dora depuis l'âge de 8 ans, symptomatologie pourtant déclenchée soit par un effort, soit par un petite épisode infectieux catarrhal, soit en début d'été et se dissipant spontanément. Il n'envisage pas non plus une mélancolie chez la tante paternelle de Dora, psychonevrosée grave, ne présentant pas de symptômes d'hystérie caractérisés et décédée par cachexie d'évolution rapide.

Tel n'était pas son propos et, ce qui peut nous apparaître comme des omissions au regard de l'observation, ne peut être reproché à Freud qui, s'il n'est pas encore psychanalyste, n'est déjà plus tout à fait médecin.

Il va en effet s'attacher à expliquer les symptômes de Dora, le dégoût, la toux, l'aphonie, comme on ne le lui avait pas appris, avec la méthode de l'interprétation des rêves. Ceci nous donne l'occasion de compléter l'observation.

Psychopathologie des symptômes de Dora

1. LE DEGOUT

Cette "sensation de déplaisir liée à la partie muqueuse supérieure du canal digestif" (P. 18) n'était pas permanente chez Dora et prenait parfois la forme d'une difficulté à se nourrir avec aversion légère pour les aliments.

A quel souvenir Dora rattachait l'apparition du dégoût ?

Dans sa quatorzième année, alors qu'elle se trouvait dans le magasin d'un ami de son père, Mr K., celui-ci "serra la jeune fille contre lui et l'embrassa sur la bouche" ... "Dora ressentit à ce moment un dégoût intense, s'arracha violemment à lui et se précipita, en passant à côté de l'homme, vers l'escalier, et de là, vers la porte de la maison" (p. 18).

Cette scène, en plus du dégoût, laissa une autre trace, une hallucination sensorielle :"elle disait qu'elle ressentait encore maintenant, à la partie supérieure du corps, la pression de cette étreinte". De plus Dora ne pouvait passer qu'avec horreur à côté des hommes en tête à tête tendre avec une femme, de peur de revoir le signe somatique de l'excitation sexuelle masculine. Comment Freud explique-t-il ces symptômes ?

Pour lui, il y eut tout d'abord "interversion de l'affect" (p. 18) car l'occasion d'excitation sexuelle offerte à Dora aurait dû produire chez elle autre chose que du dégoût, du plaisir. Ensuite, s'est produit "un déplacement de la sensation" (p. 18) du bas vers le haut : "à la place de la sensation génitale (clitoridienne) qui n'aurait certainement pas fait défaut dans ces conditions chez une jeune fille normale", il y a le dégoût.

Freud poursuit en expliquant que la sensation de l'étreinte à la partie supérieure du corps, correspond à un déplacement vers le thorax de la sensation du membre de l'homme érigé contre son corps.

Outre l'inversion de l'affect et le déplacement de la sensation comme cause du dégoût, Freud invoque le refoulement de la zone érogène labiale ("gâtée" par le suçotement infantile), ainsi que le fait que chez l'homme, le penis peut rappeler les fonctions excrémentielles "car l'organe y sert, en dehors de la fonction sexuelle, à celle aussi de la miction ... fonction la plus anciennement et la seule connue à l'époque présexuelle". Finalement "le dégoût devient une expression affective de la vie sexuelle. C'est le inter urinas et faeces nascimur du Père de

l'Eglise qui est inhérent à la vie sexuelle et qui ne s'en laisse pas séparer, malgré tous les efforts d'idéalisation" (p. 20).

Ce montage psychopathologique de Freud, pour séduisant qu'il est, n'empêche pas moins par un à priori sur lequel repose toute l'explication : Dora aurait du jouir. Pourtant on peut penser que tout hystérique qu'ait été Dora, cette étreinte subite l'a surprise. Elle n'y était pas préparée vues les circonstances et peut-être surtout son âge. Le caractère traumatique, si cher à Freud, tient à ceci que Dora n'était pas prête pour un tel genre d'excitation sexuelle. Le dégoût de Dora n'est plus ainsi l'effet du refoulement de la zone érogène labiale, mais équivaut à un refus qui ne se dit qu'en style indirect. On peut d'ailleurs supposer que Freud, dans la même scène, aurait dit "oui" à Mr K. Il écrit en effet, "le dégoût de Dora n'avait sûrement pas de causes occasionnelles ... Je connais par hasard Mr K., ... c'est un homme jeune encore, d'un extérieur avenant".

L'idéologie de l'époque, à laquelle n'échappe pas Freud, aurait voulu que Dora tire plaisir d'être objet de jouissance de Mr K. Si l'hystérique se donne bien comme objet de jouissance de l'homme, elle dénonce aussi cette relation où elle est objet. C'est ainsi, pour le partenaire, à n'y plus rien comprendre.

2. LA TOUX

"L'occasion se présenta bientôt d'expliquer la toux nerveuse par une imaginaire situation sexuelle" (p. 33).

Dora soulignait fréquemment que "Mme K. n'aimait son père que parce qu'il était un homme fortuné"(p. 33). Cette insistance amène Freud à penser que cette proposition maintes fois répétée, masquait son contraire : son père n'avait pas de fortune, ce qui en allemand n'est pas sans ambiguité puisque Vermögen signifie à la fois "fortune" et "puissance".

Ainsi le sens de la proposition initiale bascule-t-il : le père de Dora était impuissant, et du même coup les relations amoureuses qu'il entretenait avec Mme K. devaient faire appel à d'autres manières d'assouvissement sexuel, à d'autres organes que les organes génitaux,

peut-être "aux organes qui, chez elle (Dora) se trouvaient dans un état d'irritation, la gorge et la cavité buccale" (p. 33).

Dora souscrira à l'interprétation de Freud pour qui "cette toux, survenant par quintes et provoquée habituellement par un chatouillement dans le gosier, représentait une situation de satisfaction sexuelle per os entre les 2 personnes dont les relations amoureuses la préoccupaient sans cesse" (p. 34).

Ce fantasme de la succion du penis, qui organise les scènes imaginaires auxquelles Dora, intruse ou son partenaire participe, n'épuise pas pour autant son désir. En effet, par le défilé d'un souvenir où "elle se croyait assise par terre dans un coin suçant son pouce gauche, tandis qu'elle tiraillait en même temps, de la main droite, l'oreille de son frère assis à côté d'elle" (p. 37), apparait l'objet primitif ultime du désir, le sein.

3. L'APHONIE

L'aphonie et la toux sont liées chez Dora par la durée des crises. L'observation indique que les quintes de toux survenaient par accès de 3 à 6 semaines, parfois plus, avec aphonie totale pendant la première moitié des crises. "Autrefois, à la clinique de Charcot, j'avais vu et entendu dire que, chez des personnes atteintes de mutisme hystérique, la faculté d'écrire suppléait à la parole ...Pour Dora, il en avait été de même. Pendant les premiers jours d'aphonie, elle écrivait avec une facilité toute particulière ... Mr K. ... lui écrivait beaucoup quand il était en voyage ... Qu'on corresponde par écrit avec l'absent auquel on ne peut parler, voilà qui est aussi concevable que le désir de se faire comprendre par écrit quand la voix fait défaut" (p. 27).

Freud se fit donc préciser la durée moyenne des crises par Dora, ainsi que la durée des absences de Mr K. : durée identique, trois à 6 semaines. Ainsi "elle montrait son amour pour Mr K." (p. 27).

"L'aphonie de Dora permettait ainsi l'interprétation symbolique suivante : pendant que l'aimé était au loin,elle renonçait à la parole qui perdait toute sa valeur puisqu'elle ne pouvait pas lui parler, à lui" (p.27)

Il est d'usage, au terme d'une observation, de faire des propositions thérapeutiques assorties de réserves quant au résultat escompté.

Les réserves tiennent ici aux motifs extérieurs de la maladie : "c'est dans la lutte contre les motifs (de la malade) que réside généralement dans le cas de l'hystérie, la faiblesse de toute thérapeutique, même de la psychanalyse. En cela le destin a le jeu plus facile ... il enlève un motif à la maladie et le malade est temporairement et parfois même définitivement débarrassé de son mal". Freud ne croit pas aux miracles et son expérience lui a appris qu' "une date enfin arrivée", "des égards envers certaines personnes qui deviennent superflus", "une situation qui s'est modifiée radicalement", en somme "les intérêts vitaux" des malades, expliquent très fréquemment des guérisons soit-disant miraculeuses (p. 32).

Les propositions thérapeutiques, elles, s'attachent aux "motifs purement intérieurs" de la maladie : "il faut avant tout essayer de convaincre (les malades), par le détour de l'analyse, de l'existence même d'une intention d'être malade".

Freud est donc bien clair quant à la conduite à tenir, il faut convaincre. Nous le verrons, il tiendra parole.

III - QUESTIONS PRELIMINAIRES

Au seuil du texte de l'analyse elle-même, deux questions restent en suspens.

1) L'indication était-elle bien posée ?

2) Par rapport à une perspective médicale, quelle perspective nouvelle ouvrait Freud ?

Pour l'indication et pour ne pas éluder la question de la pratique psychanalytique, le fait que Dora ait tant appris à plusieurs générations d'analystes, ne suffit pas à la justifier. Qui était demandeur ? Assurément pas Dora. Son père ? Son ami Mr K. ? Dora se plaignait-

elle ? Le texte ne permet pas de contourner la négative. Une chose est sûre : le père de Dora ne supportait plus sa fille. Enfin, et au risque d'un sacrilège, ne peut-on penser que Freud a accepté Dora sur son divan parce que ce dernier ne risquait pas une usure prématurée vue la minceur de la clientèle de son propriétaire qui, de surcroit, manquait de matière première, autre que personnelle, pour sa machine à interpréter les rêves.

Quant aux perspectives, il ne s'agit pas de nier la découverte du fantasme, ni de remettre en cause ce que Freud formulait comme étiologie sexuelle des nevroses, bien que Charcot l'ait déjà entrevue. De même l'innovation technique que représentait le divan et le mode de participation semi-silencieuse du médecin, équivalaient à la création de nouvelles conditions d'une relation thérapeutique que la règle fondamentale instituait en lieu de parole. Que tout cela ait encore cours aujourd'hui suffit amplement à en garantir la solidité. En revanche et sans vouloir à nouveau prendre comme point de comparaison la pratique psychanalytique contemporaine, mais plutôt la mutation que va sceller l'analyse de Dora, l'édifice Freudien n'est pas en tous points aussi solide. Pour Freud, il s'agit de convaincre le patient, d'obtenir son adhésion aux montages psychopathologiques dont l'observation nous a donné quelques exemples. Et si le patient n'est pas d'accord, c'est, comme le dit Lacan, "un mauvais patient".

Freud va devoir réaliser qu'on ne veut pas impunément et forcément le bien de son patient car le thérapeute est partie prenante de la parole dont il est fait dépositaire.

A partir de cela, qui bouleverse véritablement la perspective médicale, ce que Freud a pu découvrir auparavant, et surtout le fantasme, ressort beaucoup plus d'une découverte médicale, voire scientifique. Avec le fantasme, c'est une nouvelle classe de phénomènes qui est saisie, avec le transfert c'est l'observateur, ici thérapeute, qui se trouve lui-même saisi.

IV - OCTOBRE 1900 - 31.12.1900 - L'ANALYSE

4.1 - La présentation à Freud

Dora arrive chez Freud de force plus que de gré, obtempérant en cela à "l'ordre formel de son père" (p. 13). Celui-ci avait décidé "malgré la résistance qu'elle opposa, de la faire soigner par moi" (p. 14). Freud connaît plusieurs membres de la famille de Dora : son père qu'il a déjà soigné pour une syphilis et qui avait été amené à Freud par Mr K., sa tante paternelle maintenant décédée, et Dora elle-même qu'il a vu à deux reprises (cf. l'observation).

Dora est accompagnée de son père qui seul, parlera cette fois.

Freud rapporte l'entretien (p. 15-16) :

> "Je devais à l'intelligence de son père de n'avoir pas à rechercher chez ma malade Dora le point de départ" de la maladie. "Son père m'apprit que lui et sa famille avaient noué à B ... (ville au climat propice pour le traitement de la tuberculose du père), une amitié intime avec un couple", les K. "Mme K. l'aurait soigné pendant sa grande maladie, et se serait, par là, acquis un droit éternel à sa gratitude. Mr K. s'était toujours montré aimable envers sa fille Dora", entreprenant avec elle des promenades et lui faisant des petits cadeaux sans que personne n'y ait trouvé aucun mal. Dora se serait occupé avec sollicitude des deux enfants du ménage K. et aurait en quelque sorte remplacé leur mère"

Un jour Dora "raconta à sa mère pour que cette dernière le répète au père, que Mr K. avait osé, pendant une promenade après une excursion sur le lac, lui faire une déclaration". Mr K. à qui l'on demande des explications nie totalement et finit par jeter la suspicion sur la jeune fille qui, aux dires de Mme K. ne s'intéressait qu'aux choses sexuelles.

> "Je ne doute pas, dit le père, que cet incident ne soit la cause du changement d'humeur de Dora, de son irritabilité

> et de ses idées de suicide. Elle exige que je rompe mes relations avec Mr K. et surtout avec Mme K., pour laquelle elle avait, dans le temps, une sorte d'adoration. Mais je ne puis faire cela, car premièrement je considère moi-même que le récit de Dora, au sujet des propositions malhonnêtes de Mr K., est une fiction qui s'est imposée à elle; deuxièmement, je suis attaché à Mme K. par une sincère amitié ...". Elle possède en moi son seul appui "se trouvant très malheureuse avec son mari". "Vu mon état de santé, inutile de vous assurer que rien d'illicite ne se cache dans nos rapports. Nous sommes deux pauvres êtres qui, autant que possible, se consolent par une mutuelle sympathie amicale. Vous savez que ma femme n'est rien pour moi. Dora cependant, qui a hérité de mon entêtement, ne peut être détournée de sa haine contre les K. Sa dernière crise a eu lieu après un entretien au cours duquel elle a de nouveau exigé de moi la même chose".

Le père, en quittant Freud, ajoute : "Tâchez, vous, maintenant, de la remettre dans la bonne voie".

Le père de Dora a-t-il cru véritablement que Freud ne sentirait pas le mensonge ? Toujours est-il qu'une seule chose lui importe : que sa fille s'occupe de ce qui la regarde !

Bien sûr Freud n'a pas été dupe : "J'avais depuis longtemps résolu de ne me former une opinion sur l'état véritable des choses que lorsqu'il m'aurait été donné d'entendre aussi l'autre son de cloche".

Cet autre son de cloche, c'est ce que lui dira Dora.

4.2 - Séances précédant le premier rêve

Dès les premières séances, Dora parle de ce que redoutait son père et de ce qu'elle dénonce : les relations de son père avec Mme K., dont elle est bien persuadée du caractère illicite. Tous les protagonistes du roman familial se taisent et son frère résume bien la règle à laquelle

chacun se tient : "Nous n'avons pas le droit de critiquer les actions de papa" (p. 39). Dora, elle, ne se gêne pas pour le faire : "la couche supérieure de ses associations se rapportait à son père et sa relation avec Mme K." (p. 21).

Freud essaie bien d'infléchir le discours de Dora, de "diriger l'attention" (p. 21) sur ses relations avec Mr K., mais Dora reste rétive prétendant en avoir fini avec cette personne.

Pour elle, son père l'avait "livrée à Mr K. en rançon de la complaisance dont celui-ci témoignait vis à vis de sa propre femme et du père de Dora ... Les deux hommes n'avaient naturellement jamais conclu un véritable pacte dans lequel elle aurait été un objet d'échange, mais la vérité était que chacun des deux hommes évitait de tirer du comportement de l'autre des conséquences défavorables à ses propres désirs" (p.23).

Dora insiste, malgré les incitations de Freud, à parler d'autre chose, de Mr K. en l'occurence. Elle ajoute même que son père "n'était pas franc, qu'il avait dans le caractère un trait de fausseté, ne pensait qu'à sa propre satisfaction et possédait le don d'arranger les choses de telle sorte qu'elles fussent pour lui au mieux" (p. 22).

> Freud note : "ces critiques, Dora les formulait surtout devant moi" (p. 22).
>
> Quand on se souvient des "passe-partout" de Freud, de sa volonté de "convaincre ses malades" et du souci actuel de "diriger l'attention" de Dora, le fait que ces critiques aupère, soient faites "surtout" devant lui, Freud, pourrait bien signifier qu'elles lui sont aussi adressées.
>
> Voudrait-il lui aussi arranger les choses à sa manière et ne pas m'entendre ?
>
> Freud ne l'entendit pas ainsi, embarrassé qu'il était par la réalité du portrait de son père que lui dressait Dora : "Je ne pouvais rien objecter au portrait général que me

> faisait Dora de son père ... il n'était pas difficile de voir en quoi la jeune fille avait raison" (p. 23).

Pourtant l'insistance de Dora et son caractère apparemment fondé, lui font soupçonner que "de telles idées ont été utilisées ... pour en masquer d'autres qui voudraient se soustraire à la critique et à la conscience" (p. 23). Que faire dans ce cas là : "il suffit de retourner chacun de ces reproches contre la personne même de celui qui les énonce" (p. 23)

Ainsi "les reproches de Dora à son père étaient nourris, "doublés" sans exception, d'auto-reproches de même nature ... Elle avait raison en ceci : son père ne voulait pas se rendre compte du comportement de Mr K. ... envers sa fille, afin de n'être pas gêné dans ses relations avec Mme K. ... Mais Dora avait fait exactement la même chose.

C'est à une véritable démonstration que va se livrer Freud. Dora avait été elle-même complice des relations qu'elle dénonçait, tenant lieu de mère aux enfants des K. ..., grâce aux absences de Mme K. ... De plus, cet intérêt pour les enfants des K. ... lui fournissait un moyen de rapprochement avec Mr K. ... et servait ainsi de prétexte pour masquer son amour pour Mr K. ...

Dora n'acquiesca pas, tout au plus admit-elle la possibilité de cet amour maintenant passé.

Entre Dora et Freud s'instaure un dialogue de sourd. Dora ne parle que des relations de son père avec Mme K. ... Freud tente, lui, d'obtenir la conviction de Dora quant à son amour pour Mr K. ..., mais se trouve toujours aussi embarrassé de l'évidente vérité que lui assène Dora.

> "Je finis par conclure que le récit de Dora devait absolument correspondre à la vérité" (p. 32).

Dora n'est pas triomphante. Ses pensées si tenaces sont pour elle obsédantes : "mon frère me dit bien que nous n'avons pas le droit de critiquer les actions de papa ... je ne puis penser à rien d'autre ... Je voudrais penser comme lui, mais je ne peux pas" (p. 39).

Penser comme lui, un homme ?

Que faire ? Freud se dit alors que cette idée "hyperpuissante" n'est là que pour cacher la pensée inconsciente suivante : Dora était amoureuse de son père. En effet, en harcelant son père elle se comportait comme une femme jalouse, "comme sa mère eut été en droit de le faire". De plus, et comme l'a montré la signification de sa toux (cf. psychopathologie des symptômes de Dora), elle se mettait à la place de Mme K. ... "Elle s'identifiait donc aux deux femmes aimées, l'une jadis et l'autre maintenant" (p. 40).

> (Il faut noter que le père lui-même ainsi que Mr K. ... avaient tous deux entériné cette place où Freud nous dit que Dora se voulait placée, car dans l'échange des femmes entre ces deux hommes, si Mr K.... échange sa propre femme, le père de Dora, lui, échange sa fille qui se trouve ainsi en position de femme du père).

La bascule que Freud fait opérer à la vérité ne s'arrêtera pas là, mais là s'arrêtera ce qu'il en dira à Dora. Une première fois Freud retourne l'accusation à Dora elle-même : elle vait fait exactement la même chose que son père. Une deuxième fois Freud lui dévoilera son amour pour Mr K. ... et une troisième fois son amour pour son père. A chaque fois, Freud lui révèlera l'envers de son insistance. Il ne lui révèlera pourtant pas l'ultime bascule de la vérité :

> "derrière l'idée prévalente qui avait pour objet les rapports de son père avec Mme K. ... se dissimulait en réalité aussi un sentiment de jalousie dont l'objet était Mme K. .. sentiment qui ne pouvait être fondé que sur une inclination homosexuelle." Lorsque Dora parlait de Mme K., elle faisait l'éloge de la "blancheur ravissante de son corps", sur un ton qui rappelait plutôt celui d'une amoureuse que celui d'une rivale vaincue" (p. 44).

C'est dans ce moment d'hésitation de Freud qui ne communique pas à Dora ce qu'il pense avoir au plus loin entendu, que survient le premier rêve de Dora.

4.3 - Le premier rêve

"Il y a un incendie dans ma maison, mon père est debout devant mon lit et me réveille. Je m'habille vite. Maman veut encore sauver sa boîte à bijoux, mais papa dit : "Je ne veux pas que mes deux enfants et moi soyons carbonisés à cause de ta boîte à bijoux". Nous descendons en hâte, et aussitôt dehors, je me réveille" (p. 46).

"Je résolus d'explorer très soigneusement ce songe" (p. 46). Il se fera aider par Dora "déjà formée à l'interprétation des rêves par quelques petites exemples précédemment analysés" : d'abord "le réduire en ses éléments", puis "communiquer ce qui lui vient à l'esprit à ce propos".

La tâche est bien partagée : Dora associe et Freud tire les déductions avec la maîtrise qu'il a acquise à propos de ses propres rêves.

Ce travail conjoint aboutira à la traduction suivante du noyau du rêve : "la tentation est si grande, cher papa, protège moi encore comme au temps de mon enfance pour que mon lit ne soit pas mouillé (note 1 p.53). "Un danger grave me menace ici" (p. 65). Cette dernière crainte Dora se l'était formulée déjà au lendemain de la scène au bord du lac.

Freud ne pressent pas ce que le rêve contient pour Dora de tentation et de danger actuel, c'est à dire avec Freud lui-même. Bien au contraire, sa prudence est en sommeil et il va à son tour insister.

D'abord à propos de la "boîte à bijoux" de la mère de Dora. Celle-ci désigne, dit Freud, les organes génitaux féminins et s'il y a quelque chose à découvrir du rêve, son "secret", celui-ci "se trouve chez votre maman" et "ce dont il s'agit aurait quelques rapports avec les bijoux" (p. 51). Freud introduit lui-même l'idée d'un secret, sur lequel il a des idées. "Les mortels ne peuvent cacher aucun secret" ... "Dora voulait simplement faire semblant d'avoir un secret et me montrer que ce secret, je le lui arrachais". De plus, ce secret "elle ne veut pas se le laisser ravir par les médecins" (p. 57).

Freud cherche à obtenir l'aveu de ce secret qu'il connait déjà, la masturbation, et que divers indices

somatiques lui ont révélé.

Dans son insistance, il n'entend pas Dora, il n'entend pas qu'elle redoute que Freud lui-même ne lui arrache ce qu'elle ne veut pas se laisser ravir, par un médecin de surcroit.

Pourtant Dora est claire, et lui adresse un premier avertissement.

Freud, dans sa jubilation, propose ensuite "une petite expérience qui réussit cette fois là comme à l'ordinaire. Il y avait, par hasard (!), sur la table, une grande boîte d'allumettes. Je priai Dora de regarder si elle pouvait apercevoir un objet sur la table qui n'y fut pas d'habitude. Elle ne vit rien. Alors je lui demandai si elle savait pourquoi on défendait aux enfants de jouer avec les allumettes.
- "Oui, à cause du danger d'incendie" répond Dora.
- "Non pas uniquement pour cette raison" ajoute Freud, "on les avertit de ne pas jouer avec le feu de peur qu'ils ne mouillent leur lit pendant la nuit".

Si Freud n'a pas tout à fait proposé à Dora de jouer avec le feu, il lui a pourtant proposé un petit jeu dont il a la maîtrise et qui réussit toujours.

A cette proposition, Dora va répondre le lendemain, en apportant un supplément au rêve dont Freud croyait l'interprétation achevée. "Elle avait oublié de raconter que tous les jours, au réveil, elle percevait une odeur de fumée". "La fumée allait certes bien avec le feu, elle indiquait aussi que le rêve avait un rapport particulier avec ma personne car il m'arrivait souvent de répondre, quand la jeune fille prétendait que telle ou telle chose ne dissimulait rien : "il n'y a pas de fumée sans feu" (p. 53). "Cette sensation ne pouvait alors guère signifier autre chose que le désir d'un baiser qui chez un fumeur, sent nécessairement la fumée". Et qui étaient fumeurs, de plus "fumeurs passionnés" : Mr K. .. le père de Dora et Freud lui-même.

> Freud ne s'apercevra de ce qui se jouait alors entre Dora et lui, qu'après coup, après la fin de l'analyse : "si je rassemble enfin tous les signes qui rendent probable un transfert sur moi, étant donné que je suis aussi fumeur, j'arrive à penser qu'un jour, pendant la séance, elle eut sans doute l'occasion de souhaiter de ma part un baiser. Ce fut pour elle l'occasion de rejeter ce rêve d'avertissement et de prendre la résolution de cesser la cure". (p. 54)

4.4 - Le second rêve et l'interruption de l'analyse

Quelques semaines après le premier rêve eut lieu le second, dont l'élucidation coïncida avec la fin de l'analyse " (p. 69). "Quel thème analysions nous au moment de ce rêve ?". Quelles étaient les questions de Dora ? "Pourquoi me suis-je tue les premiers jours après la scène du lac". "Pourquoi ai-je ensuite, tout à coup, raconté la chose à mes parents ?".

"J'interprétais, écrit Freud, le fait d'avoir informé ses parents de cet incident, comme un acte déjà influencé par le désir morbide de vengeance. Je considère qu'une jeune fille normale vient à bout toute seule de pareils évènements" (p. 70)

Le raisonnement de Freud est ici le suivant : étant donné qu'une jeune fille normale serait venue à bout toute seule de pareils évènements, le fait qu'elle ait parlé de la déclaration de Mr K. ... à ses parents, correspond à un désir morbide de vengeance alors contre Mr K. ..., et "déjà" contre lui-même, Freud; l'explication qu'il va donner de l'interruption de l'analyse est déjà toute prête.

> "Je me promène dans une ville que je ne connais pas, je vois des rues et des places qui me sont étrangères. J'entre ensuite dans une maison où j'habite, je vais dans ma chambre et j'y trouve une lettre de maman. Elle écrit que comme j'étais sortie à l'insu de mes parents, elle n'avait pas voulu m'informer que papa était tombé malade. "Maintenant il est mort, et si tu veux, tu peux venir". Je vais

> donc à la gare et je demande peut-être cent fois où est la gare. On me répond invariablement : cinq minutes. Ensuite je vois devant moi une épaisse forêt, dans laquelle je pénètre, et je questionne un homme que j'y rencontre. Il me dit : encore deux heures et demie. Il me propose de m'accompagner. Je refuse et m'en vais toute seule. Je vois la gare devant moi et je ne puis l'atteindre. Ceci est accompagné du sentiment d'angoisse que l'on a dans un rêve où l'on ne peut avancer. Ensuite, je suis à la maison, entre-temps j'ai dû aller en voiture, mais je n'en sais rien. J'entre dans la loge du concierge et je le questionne au sujet de notre appartement. La femme de chambre m'ouvre et répond : maman et les autres sont déjà au cimetière". (p. 69, 70).

Le dissection du second rêve commence et Freud s'appuyant sur les associations de Dora écrit : "Dora s'identifie, dans cette première partie du rêve, à un jeune homme. Il erre en pays étranger, il s'efforce d'atteindre un but, mais on lui fait des difficultés; il doit prendre patience" (p. 72).

> On peut discuter l'identification que relèvre Freud. En revanche ce que veut dire Dora à Freud, "patience", n'est pas discutable. Ce qu'elle lui demande de manière indirecte, par le biais de cette situation imaginaire du rêve, qui double la situation analytique en cours, c'est de prendre patience et Dora ne fait en cela que se répéter. Mais Freud une nouvelle fois n'entend pas l'avertissement.

Dora continue d'associer et tout à coup "mon soupçon se mua en certitude". Les éléments du rêve correspondaient à "de la géographie sexuelle". Ainsi "derrière la première situation de ce rêve, se cachait alors ... un fantasme de défloration, un homme s'efforçant de pénétrer dans les organes génitaux d'une femme". Et Freud ajoute à notre intention (note 1, p. 77) : "le fantasme de défloration se rapporte aussi à Mr K. ..." Freud clot cette deuxième séance par ces mots adressés à Dora : "Vous voyez que votre amour pour Mr K. ... persiste jusqu'à présent" et ajoute :

"Aussi bien ne le contredit-elle plus" (p. 77).

En effet Dora ne contredira plus Freud.

"Elle commença la troisième séance par ces mots : savez-vous docteur, que c'est aujourd'hui la dernière fois que je suis ici" (p. 78)

> Cette troisième et dernière séance était déjà annoncée dans le second rêve et si le fantasme de défloration se rapportait à Mr K. ..., il se rapportait aussi à Freud. Après la déclaration de Mr K. ... au bord du lac, Dora s'enfuit. "Afin de ne plus le rencontrer, elle résolut de faire à pied le tour du lac jusqu'à L. ... et elle demanda à un homme qu'elle rencontra combien de temps il lui faudrait pour cela" (p. 73).
> Que répond cet homme ? deux heures et demi. Dans le rêve, elle rencontre aussi un homme qu'elle questionne et qui répond : "Encore deux heures et demi". Racontant le rêve une autre fois, Dora dit : "trois heures".
> Trois heures, c'est exactement le temps qu'il restait à Freud pour élucider ce second rêve et à Dora pour quitter Freud.

Que se passe-t-il pendant cette dernière séance ?

Freud, croyant à une ferme détermination de Dora, lui résume les tenants et aboutissants de son amour pour Mr K. ... et ce faisant, reconstruisant toute la trame de ses associations, il n'entend pas l'hésitation de Dora.

- Freud : "Quand avez-vous pris cette décision ?"
- Dora : "Il y a quinze jours".
- Freud : "Ces quinze jours me font penser à l'avis que donne de son départ une domestique ou une gouvernante".

Dora raconte alors l'histoire d'une gouvernante qui, ayant cédé à Mr K. ..., se vit délaissée par lui peu de temps après.

- Freud : "Et cette gouvernante avait donné son avis de départ ?"

- Dora : "Non, elle voulait le faire".
- Freud : "Pourquoi ne s'en allait-elle pas ?"
- Dora : "Elle dit qu'elle voulait attendre encore un peu pour voir si rien ne changerait chez Mr K. ... Si elle ne voyait pas de changement, elle donnerait avis de son départ."
- Freud : "Et qu'est devenue cette jeune fille ?"
- Dora : "Je sais seulement qu'elle est partie" (p. 79)

Dans cette dernière séance, Dora hésite à quitter Freud. Allait-il changer lui aussi, allait-il l'entendre enfin, au lieu de chercher à découvrir un hypothétique secret de polichinelle. Freud n'en fit rien et ne chercha même pas à la retenir. Si Dora était "toujours libre de cesser le traitement" (p. 78), il était lui en droit de la retenir, de lui demander pourquoi elle le quittait, lui.
Ainsi, enfin, il se serait mis en jeu lui-même.
Mais le pourquoi du départ, il ne le demanda pas parce qu'il en connaissait "déjà" la réponse : la vengeance.

"Elle écouta sans contredire, sembla émue, me quitta le plus aimablement du monde, en me présentant les voeux les plus chaleureux pour le jour de l'an et ... ne reparut plus" (p. 81-82).

"Son père, qui vint me voir plusieurs fois encore, m'assurait qu'elle reviendrait; il prétendit que son envie de continuer le traitement était visible, mais probablement n'était-il jamais tout à fait sincère. Tant qu'il crut que je dissuaderais Dora de persister à soupçonner plus que de l'amitié dans les relations qu'il entretenait avec Mme K. ... il fut favorable au traitement.Son intérêt s'éteignit quand il s'aperçut que telles n'étaient pas mes intentions. Je savais que la jeune fille ne reviendrait plus" (p. 82).

Quels sont les sentiments de Freud, une fois Dora partie ?

"C'était de la part de Dora un acte de vengeance indubitable que d'interrompre si brusquement le traitement, au moment où les espérances que j'avais d'un heureux résultat de la cure étaient les plus grandes. Serais-je parvenu à retenir la jeune fille si j'avais moi-même joué vis à vis d'elle un rôle, si j'avais exagéré la valeur qu'avait pour moi sa présence et si je lui avais montré un intérêt plus grand, ce qui, malgré

l'atténuation qu'y eût apporté ma qualité de médecin, eût un peu remplacé la tendresse tant désirée par elle ? Je ne sais". ... "Mr K. ... aurait-il obtenu davantage ?". Après la gifle "s'il était passé outre, s'il avait continué à la courtiser avec une passion capable de la convaincre, peut-être l'amour aurait-il vaincu toute les difficultés internes" (p. 82).

> Freud est ici au seuil de la saisie de sa propre identification à Mr K. ... C'est bien pour nous, ce que le texte a montré. A chaque fois que Mr K. est évoqué par Dora, c'est Freud qui est visé et si Dora met Freud à la place de Mr K. ... ou de son père, Freud en retour s'y place aussi.

V - 1er AVRIL 1902 - LA DERNIERE SEANCE

Cette dernière séance ne fut pas l'ultime car Dora revint voir Freud, de son propre gré, une seule fois, quinze mois plus tard, le 1er Avril 1902.

Entretemps Freud a rédigé le cas Dora.

"Elle se présenta chez moi pour terminer son histoire et pour demander à nouveau mon aide" (p. 90).

Freud comprend que sa demande n'est pas sérieuse.

"Elle dit qu'elle avait été "sens dessus dessous" pendant les quatre ou cinq semaines qui suivirent l'interruption du traitement. Ensuite survint une grande amélioration" (p. 90).

Dora rendit viste aux K. ... à l'occasion de la mort d'un de leurs enfants et "se vengea d'eux", déclarant à Mme K. ... qu'elle connaissait sa relation avec son père et forçant Mr K. ... à avouer la scène au bord du lac, se réhabilitant ainsi aux yeux de son père.

A la mi-octobre, elle eut une nouvelle crise d'aphonie de six semaines.

Souvenons nous que l'aphonie signifiait chez Dora l'absence de l'être aimé et qu'octobre correspondait à la date du début de son analyse.

"Cette crise avait été précédée d'une frayeur violente. Elle avait vu une voiture écraser un passant ... qui n'était autre que Mr K. .." Elle l'avait rencontré un jour dans la rue. "Il s'avança vers elle, à un endroit où la circulation était très active, s'arrêta troublé devant elle et fut renversé dans ce moment d'inattention par une voiture. Elle put s'assurer d'ailleurs qu'il s'en était tiré sans grand dommage" (p. 91)

"Elle était venue requérir mon aide contre une névralgie faciale droite qui la tourmentait jour et nuit ... Cette pseudo névralgie équivalait à une autopunition, à un remord au sujet de la gifle donnée jadis à Mr K. ... et était en rapport avec le transfert sur moi de la vengeance. J'ignore quelle aide elle avait voulu me demander" (p. 91).

Freud aurait pu écrire : "je veux ignorer" car ce n'est pas tout à fait une aide qu'elle venait demander à Freud. Dora venait plutôt s'assurer que Freud, lui aussi, "s'en était tiré sans dommage", après la vengeance que constituait pour Freud son départ.

Freud concluera cette ultime rencontre en avouant à mots couverts son désir à l'oeuvre tout au long du texte : "Je promis de lui pardonner de m'avoir privé de la satisfaction de la débarrasser plus radicalement de son mal".

Fallait-il que la privation soit cruelle pour obliger à une telle promesse.

VI - LES CONCLUSIONS DE FREUD

Dans les trois semaines qui suivirent le départ de Dora, c'est à dire en Janvier 1900, Freud rédige le cas Dora. Il nous donne, dans la conclusion (p. 83-91), les buts qu'il désire atteindre par cette publication.

D'abord compléter son "interprétation des rêves", en montrant comment on peut utiliser cet art d'ordinaire inemployé, afin de dévoiler les parties cachées et refoulées de l'âme humaine.

Ensuite exciter l'intérêt pour les phénomènes psychiques de l'hystérie, tout à fait ignorés de la science.

Enfin montrer que la sexualité est la force motrice de chacun des symptômes et de chacune des manifestations d'un symptôme.

Bien sûr cette publication dépassa les espoirs de Freud et c'est surtout ces conclusions sur le transfert que l'on voit à l'oeuvre dans le cas Dora, qui en font l'importance.

Comment aborde-t-il le problème ? D'abord d'une manière descriptive, phénomenologique, pour ensuite en cerner les grands moments dans l'analyse qui vient de prendre fin.

1. Le phénomène transfert

Pendant la cure, la production de nouveaux symptômes cesse. En revanche, la productivité de la névrose elle, ne cesse pas et crée des "états psychiques particuliers, pour la plupart inconscients", ou "transferts". (Le pluriel marque ici la conceptualisation en cours).

Ces transferts correspondent à des rééditions de fantasmes inconscients. Leur trait caractéristique est de substituer à une personne antérieurement connue, la personne du médecin.

Cette substitution favorise alors la reviviscence "d'états psychiques antérieurs" non pas comme états passés mais comme rapports actuels avec la personne du médecin.

> La différence est radicale d'un état à un rapport et Freud est très clair à ce propos.
> Le transfert n'est donc pas un état passé mis au présent, mais le présent d'un rapport où il n'est pas exagéré de voir une véritable équation dont un terme aurait été changé sous l'effet de la cure.

Comme création de la cure, le transfert est inévitable, il ne doit pas être évité non plus; bien plus il "doit être deviné sans le concours du malade", car tout d'abord il constitue la matière première de tous les obstacles à la cure et ensuite de sa résolution dépend la reconnaissance des contextes reconstruits pendant la cure.

Ainsi "le transfert, destiné à être le plus grand obstacle à la cure, devient son plus puissant auxiliaire" (p. 88).

En fait le transfert n'est pas une création de la cure puisqu' il est habituel dans toute relation malade-médecin. Seulement dans la cure psychanalytique, il est démasqué "comme les autres phénomènes psychiques cachés".

Une fois deviné, démasqué, il doit être "détruit" et cela sans cesse tout au long de la cure, en traduisant son sens au malade.

Une note de 1923 nous renvoie à la suite des propos de Freud sur le transfert, contenus dans un article publié dans "La technique psychanalytique" et intitulé "La dynamique du transfert" (1912). Freud y précise plusieurs points. Tout d'abord les conditions du transfert, ensuite le moment de son apparition et sa liaison à la résistance, enfin, la façon d'y échapper.

Les conditions : L'insatisfaction fait le lit du transfert : "tout individu auquel la réalité n'apporte pas la satisfaction entière de son besoin d'amour se tourne inévitablement, avec un certain espoir libidinal, vers tout nouveau personnage qui entre dans sa vie" (p. 51). Le médecin peut bien sûr se trouver être ce personnage.

Le moment : Au fur et à mesure des séances, le patient associe. Ainsi "la libido s'est engagée dans la voie de la régression et a réactivé les imaginations infantiles" (p. 52-54). Soudain, "nous parvenons dans une région où la résistance se fait si nettement sentir" que "l'association qui surgit alors en porte la marque et nous apparaît comme un compromis entre les exigences de cette résistance et celle du travail d'investigation" ou bien "les associations

viennent à manquer" (p. 52).

"L'expérience montre que c'est ici que surgit le transfert" (p. 55), ceci parce que "le patient est sous l'empire d'une idée se rapportant à la personne du médecin" (p. 55). Cette "idée de transfert" faisait partie des autres associations possibles et est parvenue au conscient "parce qu'elle satisfaisait la résistance".

> C'est au cours d'une psychanalyse un fait habituel, propre à servir d'indication technique : "chaque fois que l'on se rapproche d'un complexe pathogène, c'est d'abord la partie du complexe, pouvant devenir transfert, qui se trouve poussée vers le conscient et que le patient s'obstine à défendre avec la plus grande ténacité". Mais, ajoute Freud (note 1, p.55) "il ne faudrait pas conclure cependant à une importance pathogénique particulièrement grande de l'élément choisi en vue de la résistance de transfert". En effet, la résistance de transfert n'aboutit qu'à confondre "le praticien avec l'objet de ses émois affectifs".

Que faire ? Comment cet obstacle peut-il être levé ?

Il faut, à chaque fois, assurer au patient "qu'il se trouve actuellement sous l'emprise d'une idée se rapportant à la personne du médecin ou à quelque chose qui concerne ce dernier". Interpréter le transfert donc, expliquer au patient sa confusion, le réaiguiller.

2. Le transfert de Dora

La qualité de l'analyse de Dora est, dit Freud, "en rapport intime avec son grand défaut, qui fut la cause d'une interruption prématurée. Je ne réussis pas à me rendre à temps, maître du transfert" (p. 88)

Quels en furent les moments principaux ?

"Au début ... je remplaçais, dans son imagination, son père".

Freud invoque à l'appui de sa conception, la différence

d'âge entre Dora et lui-même, ainsi que sa mise en doute de la sincérité de Freud.
Ceci s'accorde tout à fait avec ce que nous avons pu saisir du transfert en début d'analyse. Seulement il était flagrant aussi qu'à ce moment de l'analyse, Freud tentait de "diriger l'attention" de Dora sur la personne de Mr K.... et avec une insistance au moins équivalente à celle de Dora qui ne parlait que des relations de son père avec Mme K. ...

"Lorsque survint le premier rêve, dans lequel elle me prévenait qu'elle voulait abandonner le traitement", Dora venait "de faire un transfert de Mr K. ... sur moi" (p. 88-89).

Freud exprime son regret de ne pas avoir demandé à Dora si quelque chose en lui pouvait lui rappeler Mr K. ... afin de solutionner ce transfert et de permettre ainsi l'apparition d'un matériel nouveau. Ce quelque chose, ce "facteur inconnu", Freud suppose "qu'il se rapportait à l'argent; ou bien c'était de la jalousie à propos d'une patiente restée en rapport avec ma famille après sa guérison" (p. 89).
Le texte ne permet pas de donner un avis sur ces facteurs inconnus supposés par Freud, puisqu'il n'en parle que dans sa conclusion. Mais il semble que ce facteur il le méconnaîtra, car Dora le lui avait révélé le lendemain du premier rêve en parlant de l'odeur de fumée qu'elle sentait chaque matin au réveil. Outre l'odeur de fumée, les associations de Dora et la traduction du rêve menaient à une petite phrase qu'elle avait prononcé au surlendemain de la scène au bord du lac : "un danger me menace ici". Si l'actualité de ce danger devait beaucoup au transfert de Dora sur Freud, elle n'en devait pas beaucoup moins à l'insistance de Freud dont la quête du secret de Dora n'avait fait qu'inquiéter celle-ci. Qui plus est, il lui avait proposé un petit jeu avec la boîte d'allumettes.

"Je négligeais ce premier avertissement".

"Le transfert est représenté dans le second rêve de Dora par plusieurs allusions claires" (p. 89).

> D'abord l'indication du temps que cet homme rencontré dans le rêve donne à Dora, indication déjà donnée à Dora par un homme rencontré au bord du lac, et indication donnée à Freud par Dora du temps qui reste avant l'arrêt de l'analyse. Ces deux heures et demi correspondaient au temps nécessaire pour faire le tour du lac et échapper à Mr K. ..., et correspondront au temps restant pour faire le tour du rêve et échapper à Freud.
> Ensuite "le refus d'être accompagnée dans le rêve, avec le désir d'aller seule".

En 1923 (note 1, p.90) reprenant le cas Dora, Freud ajoutera avec le recul des années passées, que son "erreur technique" essentielle consista à ne pas deviner à temps et à ne pas communiquer à Dora que son amour homosexuel (gynecophile) pour Mme K. ... était sa tendance psychique inconsciente la plus forte : "Avant que je reconnusse l'importance des tendances homosexuelles chez les névrosés, j'échouais souvent dans les traitements ou bien je tombais dans un désarroi complet".

VII - LE CONTRE TRANSFERT

Si le texte de cette analyse permet bien de suivre le transfert Dora à l'oeuvre et son rôle dans l'interruption de l'analyse, il permet de suivre aussi (et peut être surtout) le transfert de Freud ou ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui le contre-transfert.

Mais l'usage de ce terme contemporain, dans la mesure où il veut signifier le retour, le feed-back du transfert dont le mouvement s'apparenterait à celui du boomerang, ne recouvre pas la totalité de ce qui s'est passé chez Freud dans cette analyse. En effet, si le transfert de Dora a bien trouvé un écho dans celui de Freud, si l'identification de Freud à Mr K. ... pouvait bien être l'effet d'une des places auxquelles Dora assignait Freud, ce dernier se serait malgré tout retrouvé là où il se voulait déjà placé, c'est à dire à la place du maître. Maître des

songes dont "premier parmi les mortels", il avait trouvé la clé, maître du sens de l'insistance de Dora, maître du jeu avec le feu ...

Les indications de ce fantasme de maîtrise ne manquent pas dans le texte; nous avons tenté de les relever au fur et à mesure. Que ce soit Dora qui nous ait permis de repérer cette place où Freud se serait retrouvé même si Dora n'avait pas été sa patiente, est anecdotique. Ce qui n'est pas anecdotique, consiste en ceci que Dora était une hystérique, amenée au maître par son père et que son analyse est une brève mais tenace résistance.

Résistance au père d'abord, qui passe outre et l'amène de force à Freud, résistance à l'insistance de Freud relative à Mr K. ..., résistance aux convictions que Freud ne cessera de chercher à obtenir d'elle, résistance à la tentation déjà grande et que Freud ne fait qu'aviver. Résistance enfin à sa propre tentation de quitter Freud, attendant en vain, comme la gouvernante coupable, que quelque chose change chez celui-ci. Que pouvait-elle faire d'autre alors que de quitter celui qui ne la retenait point ?

Nul besoin pour nous de saisir le sens des rêves ou des fantasmes de Dora pour comprendre le pourquoi du comment de son départ. Freud l'a fait fuir. Ce débutant qui nous enseigne encore le vif de notre pratique, attendait trop de Dora. Celle-ci, avant que de paraître, avait une tâche toute définie : fournir à Freud des rentrées d'argent, lui apporter du matériel frais, et faire la preuve de la justesse de ses vues révolutionnaires. Mais Dora n'était pas là pour cela et au reste son père ne l'avait pas non plus amenée pour cela.

Freud, s'il ne ressortira pas vainqueur de cette analyse, en ressortira pourtant gagnant, puisqu'il pourra saisir après coup en quoi le transfert, dont il connaissait déjà l'existence, est fondamental pour la psychanalyse. Ce gain sera la conséquence de la décentration que l'analyse va faire opérer à ses préoccupations relatives aux rêves. Le rêve, phénomène central avant Dora, se retrouve, après Dora, excentré par rapport à ce qui fera désormais pivot, à savoir le transfert.

Mais ce glissement du point de force n'est encore que partiel car ce que l'on peut cerner aujourd'hui dans le contre-transfert n'est alors qu'ébauché par Freud qui avoue pourtant que "le retard apporté à la guérison ou à l'amélioration n'est en réalité dû qu'à la personne du médecin" (p. 86).

IV

1906

LETTRE à Mme K. ...

La littérature psychanalytique a laissé une lettre de Dora datée de 1906, et destinée à Mme K. ... Dans cette longue lettre, envoyée au lendemain de la publication du cas Dora que celle-ci venait de lire et où elle s'était reconnue, Dora donne à Mme K. ... son avis sur cette analyse achevée depuis déjà 6 ans. Nous en citerons quelques passages.

"Au début, il m'a expliqué sa méthode, il aime expliquer, trop, c'est ennuyeux".

Cela évoque bien sûr l'insistance de Freud, son désir de convaincre, et les conseils qu'il avait dû donner à Dora avant le premier rêve, permettant ainsi à "Dora, déjà formée à l'interprétation des rêves par quelques petits exemples précédemment analysés", de travailler elle-même son premier rêve. (p. 46).

> "Il dit que papa m'a "présentée à lui" et qu'il m'a livrée à son traitement". S'il parle de ça c'est la preuve qu'il avait parfaitement compris l'essentiel ... eh bien quand je lui ai dit qu'on me livrait à lui, faute d'avoir pu me livrer à quelqu'un d'autre, il n'a rien dit".

En effet Freud ne dit rien de ce genre. Mais pourquoi aurait-il dit à Dora ce qu'il n'ignorait pas qu'elle savait ? Freud se contenta à juste titre de faire basculer l'évidente vérité : "Menteur, tu en es un toi-même !" (p. 23).

> "Il ne s'intéressait pas vraiment à moi, mais seulement à faire plaisir à papa .... la police ou bien le professeur, pour papa, c'est la même série".

Dora dénonce ici le piège qui avait été tendu à Freud. Elle l'accuse injustement d'y être tombé. On sait qu'il avait d'emblée résolu d'entendre l'autre son de cloche et que l'insincérité du père ne lui avait pas échappé. C'était son lot de thérapeute que de s'en voir accusé à son tour.

> "Si le professeur ne comprend rien de ce qui nous concerne, s'il ne comprend que papa et ton mari, comment peut-il faire ce métier ?".

Dora ne sera pas la seule à reprocher vivement à Freud son phallocentrisme et il est difficile de nier le bien fondé de ce reproche. Mais Freud n'y fut pas toujours très à l'aise et l'aveu de son "désarroi" est là pour nous le rappeler.

> "Quant aux deux rêves, il a eu tant de satisfaction à les recevoir que je les lui abandonne joyeusement. Qu'il les analyse, il y prend plaisir, c'est son fort et il ne m'en revient rien. Et puis je n'en ai aucun souvenir. Tu as pu voir ce qu'ils ont révélé. On le savait déjà ... Au fond, ce que les rêves doivent prouver, il ne le dit pas, mais comme il ne peut le cacher, je vais de te dire : ils doivent pouver que le professeur est l'inventeur d'une méthode nouvelle, qu'elle soit utile ou non à ses clients".

La critique est sévère et nous dispense d'en rajouter.

De cette analyse "il a fait une épreuve de force et je m'en suis délivrée". Que Dora se soit délivrée de Freud, est chose possible, mais qu'elle se soit délivrée de son analyse, que cette analyse ait eu véritablement une fin, n'est pas plus assuré pour Dora que pour ceux qui s'y essaieront ensuite.

Cette lettre n'est en fait qu'une fiction et Dora ne l'écrivit jamais. Octave Mannoni s'en chargea (Fictions freudiennes). Mais si Dora n'écrivit jamais cette lettre, le texte du cas Dora laisse à penser qu'elle aurait pu l'écrire et que le faussaire avait bien saisi ce dont il s'agissait.

V

1951

LACAN INTERVIENT "SUR LE TRANSFERT"

Dora ne savait pas, en quittant Freud, que son destin serait fameux. Elle ne savait pas ce qu'elle avait appris à Freud. Elle ne savait pas non plus qu'elle servirait d'étendard dans les combats fraticides qui se livreraient en pays psychanalytiques.

En 1951, la communauté psychanalytique française devient le théâtre d'une discorde entre ses chefs de file, Nacht et Lacan et si les écrits de l'époque attestent bien de l'affrontement des frères rivaux, la question du transfert fait enjeu.

Lacan décide donc qu'il est temps de donner à cette communauté une leçon de freudisme en revenant au vif de l'expérience, c'est à dire aux textes mêmes. La question du transfert est à l'ordre du jour et Lacan qui n'attendait que l'occasion, s'en saisit. L'occasion était trop belle pour la laisser passer. Le Transfert c'est d'abord le transfert de Dora.

Au procès qui s'engage et où la plaidoierie de Lacan prendra la forme d'une "Intervention sur le transfert", c'est Dora qui sera appelée à la barre et c'est dans son témoignage que les auditeurs du Congrès des psychanalystes de langue romaine de 1951, seront invités à reconnaître le chemin de la vérité.

Lacan veut assurer la défense de l'oeuvre de Freud, "retrouver le sens authentique de son initiative et le moyen de maintenir sa valeur de Salut" (Ecrits, p. 217). Aussi bien déclarera-t-il vouloir assumer les "responsabilités" historiques du moment, pour la sauvegarde de la "tradition"freudienne.

Quel danger dénonce-t-il ?

Celui d'un "psychologisme qui, chosifiant l'être humain, irait à des méfaits auprès desquels ceux du scientisme physicien ne seraient plus que bagatelles" (p. 217).

A méconnaître que "l'expérience psychanalytique se déroule tout entière dans un rapport de sujet à sujet" et qu'ainsi elle est "irréductible à toute psychologie considérée comme une objectivation de certaines propriétés de l'individu", certains psychanalystes ne forgent

rien de moins qu'un nouveau type d'aliénation de l'homme qui passera dans la réalité, tant par l'effort d'une croyance collective que par l'action de sélection de techniques qui auraient toute la portée formative propre aux rites" (p. 217).

Au contraire, à reconnaître ce "rapport de sujet à sujet", l'expérience psychanalytique devient celle d'un sujet qui "se constitue par un discours" dont la loi est la vérité. "En bref, déclare Lacan, la psychanalyse est une expérience dialectique" (p. 216).

Pour "définir en termes de pure dialectique le transfert" (p. 218), Lacan va donc reprendre le cas Dora, y cernant les développements et les renversements successifs de la vérité.

1er développement : Question de Dora à Freud : Serez-vous aussi hypocrite que mon père pour nier la nature de ses relations avec Mme K. ... et la place qu'il m'a réservée à dessein auprès de Mr K. ... ?

1er renversement de la vérité : Réponse de Freud : N'avez vous pas vous-même participé au mensonge que vous dénoncez ?

2ème développement: Dora a été complice. Mais alors pourquoi est-elle si jalouse de la relation amoureuse de son père ?

2ème renversement opéré par Freud : l'enjeu de cette jalousie n'est point tant le père que le "sujet-rival", c'est à dire Mme K. ...

3ème développement: L'attachement homosexuel de Dora à Mme K. ..., attachement qui résiste à la trahison de Mme K. ..., qui au lendemain de la scène au bord du lac avait accusé Dora, de concert avec le père et Mr K. ..., d'avoir tout inventé et de ne s'intéresser "qu'aux choses sexuelles".

3ème renversement : Ce n'est pas à la personne de Mme K. ... que Dora est

> attachée, mais au mystère qu'elle représente, "mystère de sa propre féminité ... comme cela apparait sans voiles dans le second rêve" (Ecrits, p. 220).

Ce troisième renversement n'appartient pas au texte du cas Dora, mais se soutient de la logique de l'exposé de Lacan.

Après cette "démonstration", Lacan tente de cerner les raisons de l'interruption du traitement.

D'abord son "insuffisante appréciation du lien homosexuel qui "ressortit à un préjugé" de Freud, faussant la conception du complexe d'Oedipe en lui faisant considérer comme naturelle et non comme normative la prévalence du personnage paternel" (Ecrits, p. 223).

Ensuite, le contre-transfert de Freud qui s'était mis "un peu trop à la place de Mr K. ..." (Ecrits p. 224).

La plaidoierie s'achève. "Qu'est-ce donc enfin que ce transfert dont Freud dit quelque part que son travail se poursuit invisible derrière le progrès du traitement et dont au reste les effets "échappent à la démonstration ? ... Ne peut-on ici le considérer comme une entité toute relative au contre-transfert défini comme la somme des préjugés, des passions, des embarras, voire de l'insuffisante information de l'analyste à tel moment du procès dialectique ?".

Ainsi "le transfert n'est rien de réel dans le sujet, sinon l'apparition, dans un moment de stagnation de la dialectique analytique, des modes permanents selon lesquels il constitue ses objets".

"Qu'est-ce alors qu'interpréter le transfert ? Rien d'autre que de remplir par un leurre le vide de ce point mort. Mais ce leurre est utile, car même trompeur, il relance le procès ...". Ainsi le transfert ne ressortit à aucune propriété mystérieuse de l'affectivité, et même quand il se traduit sous un aspect d'émoi, celui-ci prend son sens qu'en fonction du moment dialectique où il se produit.

Les questions du transfert et du sujet ne seront pas closes

par cette intervention et pour son auteur, mais ce qu'il en énoncera plus tard ne nous concerne pas ici.

Quel est donc le "bénéfice net" (Ecrits, p. 215) de l'intervention de Lacan ?

D'abord réaffirmer à la suite de Freud que l'apparition du matériel où la vérité se constitue est abandonnée au gré du patient. On ne force pas les associations du patient, Freud en fit l'expérience douloureuse et féconde.

Ensuite nous apprendre à reconnaître avec Dora, et comme dans toute analyse, que la vérité se constitue dialectiquement, qu'une vérité peut en cacher une autre.

Mais, si "tout ce qui est réel est-bien-rationnel" (Ecrits, p. 226), une vérité ne peut pourtant pas advenir si une autre n'a pas basculé. Pour Dora le 3ème renversement de la vérité n'a jamais eu lieu. C'est Lacan qui l'a opéré.

Si le mystère de la propre féminité de Dora "apparaît - effectivement - sans voiles dans le second des deux rêves", le moment de survenue de ce rêve, où Dora annonce à Freud par le biais du rêve le temps qui reste, ne réclamait-il pas plutôt ce mouvement de bascule chez Freud, l'ouvrant à sa propre identification à Mr K. ..., laissant ensuite à nouveau le développement de la vérité au gré de Dora elle-même.

Ce moment capital et son aboutissement n'indiquent-ils pas que si quelque chose du transfert doit être renversé pour la poursuite du travail, il en est de même et parfois préalablement pour le contre-transfert ?

Enfin ajouter que la parole de l'analyste où l'interprétation est donnée, n'est qu'un "leurre", utile à la relance du procès. Dans cette parole quelque chose est déchu, ouvrant à un autre ordre exposé à son tour au même péril.

VI

CONCLUSIONS

Tout au long de ce travail de relecture du cas Dora, et à travers les écrits suscités ensuite par la plus célèbre des patientes de Freud, Dora, c'est le fil de sa parole qui nous a guidé.

Cette parole qui reste au delà des écrits, nous est apparue à chaque fois menacée et même oubliée.

Oubliée d'abord par le père de Dora qui, plus soucieux de la bonne marche de ses affaires que de la santé de sa fille, restera sourd à ses refus, l'amenant de force à Freud, et ne soutiendra plus le traitement, du jour où ses desseins ne s'en trouveront plus servis.

Oubliée ensuite par Freud, dont la situation ne lui permettait pas de refuser le client et qui, égaré par sa science toute neuve et sa propre identification, restera sourd pendant l'analyse, aux plaintes discrètes et aux avertissements indirects de Dora, et ne la retiendra pas, alors même qu'elle le lui demandait. Si le cas Dora reste bien le prototype même de l'analyse interrompue, il est clair que dans l'interruption, l'Analyste a sa part.

Parole oubliée enfin par Lacan dont le combat, pour légitime qu'il était, se soutenait plus de la défense de l'enseignement alors menacé de Freud, que de la reconnaissance de celle qui avait sa part dans cet enseignement.

Cette parole insiste pourtant chaque jour avec celui ou celle qui vient nous l'adresser et même si elle emprunte le déguisement d'un corps malade que nous croyons pouvoir cerner et où parfois elle se clot, son impertinence naturelle force tôt ou tard notre écoute.

Cette impertinence de la parole, rebelle à toute clôture, nous força à écouter Dora encore.

Le Président de la Thèse :
Professeur SCHERRER
P.O.

Vu et permis d'imprimer
Dijon, le 11 Janvier 1980

Le Doyen

VII

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

FREUD : Cinq psychanalyses, PUF, 1966
La Technique psychanalytique, PUF, 1967
L'interprétation des rêves, PUF, 1971
Ma vie et la psychanalyse, Coll. Idées, Gallimard
La naissance de la psychanalyse, PUF, 1969
Correspondance, Gallimard 1967.
Collection Connaissance de l'inconscient.

JONES : La vie et l'oeuvre de Freud, PUF, 1970

LACAN : Ecrits - Champ freudien, Seuil, 1966

MANNONI Octave : Fictions freudiennes, Champ freudien, Seuil

ORNICAR : Bulletin périodique du champ freudien, 1976
La scission de 1953.